

M. Blackmore: J'en suis heureux, et je suis heureux lorsque vous posez des questions. Il nous faut donc maintenir l'économie canadienne tout entière en un état tel que personne ne soit satisfait. C'est là le secret du progrès, de la montée vers les cimes qu'un pays comme le nôtre devrait pouvoir atteindre.

M. Pouliot: Mais les cultivateurs qui utilisent les tracteurs sont satisfaits lorsqu'ils sont bons.

M. Blackmore: Mais lorsque le tracteur n'est pas bon, le cultivateur en veut un neuf, n'est-ce pas? L'expérience que j'ai acquise en matière de tracteurs m'indique qu'un tracteur ne vaut plus rien au bout de dix ans environ.

Je parlais des dangers qui nous menacent. Le cinquième est celui d'un monde affamé. Il ne faut pas supposer que nous puissions conserver la possession paisible d'une vaste étendue des terres les plus fertiles du monde quand des milliards d'êtres humains manquent du nécessaire. Nous ne devons jamais cesser d'y penser.

Le sixième danger est celui d'une disette en cas de guerre. Il n'est pas nécessaire que je répète que la gravité de la situation actuelle échappe à certaines gens. Voici jusqu'à quel point on manquait de vivres dans le monde au cours de l'été 1954. La population mondiale s'établissait à ce moment-là à environ deux milliards et demi, dont un tiers environ étaient convenablement nourris. Songeons cependant que les deux tiers de cette population de deux milliards et demi étaient insuffisamment nourris; ils ne pouvaient se procurer la viande, les œufs, le lait,—de simples aliments que nous avons ici en si grande abondance,—le blé, le riz, dont ils avaient besoin tandis que, pour nous, le danger c'est que nous décidions de diminuer notre production.

Lorsque le blé vient bien, si nos cultivateurs constatent que la culture du blé ne leur rapporte guère, ils seront portés à en cultiver moins. Ainsi le Canada ne pourrait plus fournir les vivres que, d'après les lois de la nature, il est censé assurer au monde affamé, méusant ainsi de l'héritage que Dieu lui a confié et se préparant des ennuis. Voilà à quel point c'est sérieux! Les deux tiers de deux milliards cinq cents millions d'humains, c'est-à-dire seize cents millions d'humains sous-alimentés, alors que les États-Unis, par exemple, ont les énormes excédents dont je vais parler dans quelques instants. Certes, ce tableau doit donner beaucoup à réfléchir à toute personne sérieuse au Canada.

[M. Pouliot.]

Il y a autre chose. On estime que les Russes,—nous discutons présentement le danger de manquer de vivres en temps de guerre,—ont maintenant 300 sous-marins. Les Allemands n'en avaient que 60 au début de la première guerre mondiale et tous les députés savent quels ennuis les sous-marins allemands nous ont causés au cours de la seconde guerre mondiale. Si la Russie a déjà 300 sous-marins pour commencer, nous pouvons voir qu'il ne serait pas très sage de notre part d'importer toutes sortes de marchandises de l'extérieur. Si nous nous plaçons dans la nécessité d'importer de telles marchandises, nous ne savons pas administrer nos affaires. Notre génération est imprévoyante.

M. Pouliot: Puis-je poser une question à mon honorable ami?

M. Blackmore: Oui; je prie l'honorable député de parler fort afin que tous ces gens puissent l'entendre.

M. Pouliot: Du point de vue de la production de denrées agricoles ou de produits de la ferme, le Canada ne se suffit-il pas? Dans ce cas, qu'avons-nous à craindre des sous-marins, russes ou autres, qui pourraient détruire les cargaisons océaniques? Ils ne pourraient pas empêcher les Canadiens de se nourrir des produits du sol canadien.

M. Blackmore: Je discuterai deux points. C'est une excellente question, une question intéressante, je ne m'arrêterai qu'à deux points. Il y a vingt ans nous avions des vaches laitières, des fermes laitières, des cultivateurs et de l'outillage laitiers pour la production de tout le beurre dont nous avions besoin. Qu'est-ce qui prend la place en ce moment d'une grande partie de notre beurre? De la margarine. Où obtenons-nous les huiles qui servent à la fabrication de la margarine? Nous importons de pays éloignés des huiles végétales de toutes sortes. Cela veut dire que si nous étions frappés par la guerre, nous ne tarderions pas à manquer de beurre et nous n'aurions ni les vaches laitières ni les moyens de produire du beurre. Cet état de choses ne serait probablement pas aussi évident dans le Québec où, je crois, on ne consomme guère de margarine. Mais les empiètements de la margarine sur l'industrie laitière presque partout au Canada sont très préjudiciables à l'ensemble du pays.

M. Pouliot: La margarine est fabriquée au Canada avec des huiles végétales qui viennent d'en dehors du Canada?

M. Blackmore: Oui.